Ami du Clergé du 10 décembre 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les grandes fêtes. — *Pour Noël :* Le péché, 737.
Pour la fête de Noël. — I. L'anniversaire de la naissance chrétienne de la France, 739 — II. Noël, mystère de joie, 741. — III. Les fausses divinités du jour, 743.
Le mot du Pasteur. — *Noël :* Le Prince de la paix, 744 — *Dimanche dans l'Octave :* Servir Dieu, 745.
Les Saints Patrons. — *Sainte Lucie, Patronne des couturières :* Leçons qu'elle donne à ses protégées, 746.
Conférences à des Ligueuses. — III. La douceur dans l'apostolat, 748.
Sujets de circonstance. — *Pour le dimanche avant Noël :* La bonne confession de Noël, 751. — *A une messe de petits Croisés :* Les visites de l'Ami, 752.

SERMONS POUR LES GRANDES FÊTES

Pour Noël

LE PÉCHÉ

Mes frères,

L'auteur de l'épître aux Hébreux nous présente le Christ, à son entrée en ce monde, comme une victime offerte à la justice de Dieu; Jésus s'offre à son Père, en son humanité, pour subir la punition de nos péchés, pour réparer par son obéissance la faute de désobéissance de nos premiers parents ainsi que nos iniquités personnelles (Héb., x, 5). Et quand il apparaîtra sur les rives du Jourdain, Jean le désignera à la foule sous ce titre : « L'agneau de Dieu qui efface le péché du monde » (Jo., i, 29).

Acceptez donc que nous parlions aujourd'hui du péché. Ceux et celles qui ce matin ont communié y trouveront un accroissement de ferveur qui les aidera à garder dans leur cœur l'amitié divine. Les autres, ceux qui seraient en état de péché mortel, comprendront qu'ils doivent sortir de cet état misérable s'ils veulent profiter de la venue du Fils de Dieu.

I. — *Existence du péché*

Depuis toujours, mais surtout depuis un demi-siècle, on a inventé des morales avec lesquelles on pense supplanter la morale chrétienne; mais les unes après les autres elles se trouvent faillibles, et c'est toujours à l'enseignement de l'Eglise qu'il faut revenir en définitive. Or, que dit l'Eglise ? Que le bien est ce que Dieu commande, et le mal ce qu'il défend. Et il n'y a pas à sortir de là.

Car l'Eglise nous dit encore : Dieu est pour nous un Père, c'est l'enseignement quotidien de Jésus lui-même durant les années de sa vie publique; nous sommes, par le baptême, fils de Dieu, et ceux qui n'ont point encore reçu ce sacrement y sont cependant appelés. En conséquence, nous sommes tous destinés au bonheur, et non pas à une félicité quelconque, mais au bonheur de Dieu lui-même, car, en qualité de fils, nous aurons place en sa maison du ciel, où nous le verrons tel qu'il est, où nous vivrons familièrement avec lui.

L'Eglise nous dit encore : Ce Dieu qui vous aime d'un amour paternel et qui vous réserve dans une autre vie une si magnifique récompense, il est servi par une science infinie qui lit à livre ouvert dans l'avenir et dans le cœur des hommes, et par une puissance absolue pour qui les choses les plus étonnantes ne sont qu'un jeu. Toujours par amour, ce Dieu a daigné vous parler, autrefois par ses prophètes, ensuite par son Fils Jésus-Christ, aujourd'hui par son Eglise; et s'il vous parle ainsi, c'est pour vous enseigner, avec toute l'autorité de sa science et la persuasion de sa bonté, le chemin du bonheur.

Dès lors, ce que Dieu commande, c'est le bien. C'est votre bien et votre intérêt, puisque en suivant ses ordres et ses conseils vous réaliserez votre magnifique destinée, et vous serez à jamais heureux. C'est ensuite le bien de vos semblables, car Dieu a souci d'eux comme de vous, et sa Providence ordonne tout au bien commun de l'humanité tout entière. C'est enfin le bien de Dieu, car votre obéissance est à son égard un acte de respect et d'amour qui l'honore et lui plaît, et vous vous préparez à prendre rang parmi les saints qui forment sa cour et chantent éternellement ses louanges. J'ajouterai même que l'obéissance à Dieu, c'est encore votre bien terrestre, si vous voulez convenir avec moi que la paix de l'âme, la possession de soi, la pratique de la vertu, l'estime des gens de bien sont avantages plus précieux que les biens matériels. Par contre, tout ce que Dieu défend, même si cela n'est point évident à vos yeux, à votre esprit, c'est le mal. Et le mal, quand il est commis sciemment et volontairement, se nomme le péché.

Et n'essayez pas, pour vous disculper, d'inventer une autre morale, celle de *l'utilité* par exemple; car vous seriez fort embarrassés de définir ce qui est utile et nuisible; un membre est d'une utilité manifeste dans le corps humain, mais il peut devenir nuisible s'il est gangrené; ainsi telle chose vous paraîtra utile qui vous procurera en effet un bien immédiat, mais secondaire, et vous privera d'un bien supérieur. Vous n'avez pas à votre service la science de Dieu ni son infaillibilité pour vous tracer à vous-mêmes votre règle de conduite. Et cette ligne de conduite, nul homme ne peut davantage vous l'indiquer.

Ne dites donc pas : « Ceci est bien, ceci est mal. » d'après votre jugement propre, mais uniquement d'après le jugement de Dieu. Dès lors, reconnaissez, en jetant autour de vous un regard attentif, combien il se commet tous les jours de péchés dans le vaste monde, puisque les ordres de Dieu y sont si souvent peu respectés.

II. — *La nature du péché*

Voyons maintenant de plus près la nature du péché, et nous verrons ensuite ses conséquences. Il est facile de reconnaître, avec un peu de réflexion, que le péché est d'abord une erreur de l'intelligence, ensuite une faiblesse de la volonté, quand il n'est pas — ce qui heureusement est rare — une véritable malice née de la haine.

1. Le péché est tout d'abord une erreur. Pour vous en convaincre, reportez-vous, je vous prie, au paradis terrestre, où le démon vient d'emporter le consentement d'Adam et Eve qui ont mangé du fruit défendu. Le tentateur a dit : « Vous serez comme des dieux, » et ils l'ont cru ; mais hélas ! tout autre est la réalité ; chassés du jardin merveilleux, mais surtout exilés de l'amitié divine, ils vont traîner sur terre une existence misérable, frappés par la malédiction de Dieu. Mesurez toute l'erreur qu'ils ont commise « vous serez comme des dieux. »

Voyez maintenant comment le Créateur a tout ordonné dans la nature, quelles lois sages il a données aux astres et aux planètes, au soleil et à la terre, aux temps et aux saisons, en sorte que notre vie soit ici-bas assurée. Voyez quelle merveille est notre corps et quelle merveilleux assemblage Dieu a fait de nos organes et de nos sens ; et remarquez, avec les savants, que Dieu n'a pas été moins magnifique dans la création des infiniment petits que dans celle des infiniment grands. Voyez encore, pour exciter votre admiration, comment Dieu a même songé au superflu, préoccupé qu'il fut non seulement de nous faire une terre habitable, mais encore, même après le péché originel, d'y laisser subsister l'agrément des fleurs et des fruits.

Croyez-vous donc que, si soucieux des êtres inanimés, jusque dans les détails, et préoccupé de nourrir les oiseaux du ciel et de vêtir les fleurs des champs, Dieu se désintéresse de vous, créatures raisonnables qu'il a faites à son image et à sa ressemblance ? Mais si vous croyez, au contraire, que Dieu s'occupe de vous, comment pouvez-vous mettre en doute sa parole ? Car enfin, si Dieu s'occupe de vous, il a un plan de conduite qu'il importe que vous suiviez très exactement, et qu'il vous fait connaître par ses commandements. Vous méprisez ceux-ci, vous vous égarez dans le péché, vous croyez qu'il est indifférent de vivre en chrétiens, ou en païens ; vous vous trompez.

2. Et le péché, qui est une erreur, est aussi une faiblesse, une misère et une honte ; car l'homme a reçu de Dieu une volonté pour avoir de l'énergie aux heures graves ou difficiles. Vous savez comment on flétrit et comment on punit le déserteur quittant sa patrie quand il faudrait la défendre, ou passant à l'ennemi ; or tout pécheur est un déserteur, car il n'est pas de péché sans l'abandon d'un devoir.

Et ne dites pas : « Dieu est trop exigeant, il nous demande l'impossible. » Je vous répondrais avec S. Augustin : « Non, Dieu n'exige pas l'impossible, car, s'il demande quelque chose de difficile, il aide (par sa grâce) afin que ce soit possible. » Dites plutôt que, lâches et faibles, prisonniers de vos habitudes que vous choyez au lieu de les combattre, vous ne voulez pas chercher la grâce dont vous auriez besoin ; et comme cette grâce vous a été méritée par le Christ, comme l'Eglise est là avec ses sacrements pour vous la dispenser en abondance, vous n'avez nulle excuse auprès du Souverain Juge.

Non, n'essayez pas de vous disculper en disant : « C'est impossible ! » Dites que vous êtes des faibles, que vous êtes esclaves du respect humain, que vous avez des chaînes et que vous ne voulez pas les rompre. Dites : « Je ne veux pas, » et non : « Je ne peux pas. » Et moi je vous repondrai que le vrai soldat se fait tuer plutôt que de passer à l'ennemi ou de déserter. Dieu nous a assigné à tous un poste, un rôle à jouer ; il connaît nos difficultés, il est avec nous. A nous de tenir, ou de nous relever !

III. — *Les conséquences du péché*

Imaginez que l'aiguilleur se trompe en son travail, ou simplement s'endorme, négligeant son service ; vous voyez de suite ce qu'il peut advenir, la catastrophe possible, sinon inévitable. Le péché, étant une erreur et une désertion, aura des conséquences analogues, et d'autant plus funestes qu'elles risquent fort d'être éternelles.

Le pécheur entend se gouverner lui-même, puisqu'il rejette l'autorité divine et lui refuse obéissance ; Dieu alors se retire, et il abandonne celui qui prétend n'avoir nul besoin de lui. Qu'arrive-t-il ? Si le pécheur ne reconnaît pas sa faute et ne s'humilie pas dans la pénitence, il commet bientôt erreur sur erreur ; il multiplie ses fautes, car l'habitude se crée, et il lui devient extrêmement difficile de s'arrêter sur la pente ; les passions se font de plus en plus tyranniques ; et l'âme, tel un pauvre malheureux qui s'enlise, s'enfonce de plus en plus dans le matérialisme.

Alors, l'esprit s'égare totalement et ne perçoit plus la vérité, l'enseignement de l'Evangile ; il ne comprend pas, heureux encore s'il n'en vient pas à se moquer et à ricaner ; et ainsi se réalise la parole étrange et mystérieuse de Notre-Seigneur : « Tout est annoncé en paraboles, afin qu'en entendant ils ne comprennent pas. » (Mc., IV, 12). Non pas que Dieu se refuse à les éclairer : ce sont eux qui ont rejeté la lumière qui leur aurait découvert la vérité : « Celui qui est de Dieu, entend la parole de Dieu, » dit encore Jésus (Jo., VIII, 47), et il ajoute : « C'est parce que vous n'êtes pas de Dieu que vous ne l'entendez pas. »

Et ces pauvres pécheurs continuent de marcher dans les ténèbres. Autour d'eux, à leur foyer même peut-être, des âmes d'élite vivront dans une foi profonde, s'élèveront à un magnifique idéal, se prépareront une splendide couronne ; eux, ils ignoreront quel grand mystère s'accom-

plit à leurs côtés. Pauvres gens! Encore, si leur foi seulement endormie peut se réveiller quelque jour sous le coup d'une épreuve, d'un deuil qui bouleverserait leur vie, le mal est encore réparable. Mais s'ils vont ainsi, dans leur nuit spirituelle, dans leur sommeil et leur stérilité surnaturelle, jusqu'à l'instant suprême, ils auront gâché toute leur vie.

Mais il y a pis encore; car, à la longue, la foi peut s'éteindre complètement; les pauvres pécheurs peuvent en arriver à ne plus croire en Dieu, à rejeter toute révélation; leur aveuglement peut même aller jusqu'à nier l'évidence, jusqu'à rejeter les preuves les plus convaincantes; c'est alors le péché contre la lumière ou contre le Saint-Esprit, celui des Pharisiens. Et Jésus lui même a dit qu' « il ne pouvait être remis ni en ce monde ni en l'autre » (Mt., XII, 32) Non pas qu'il y ait même un seul péché impardonnable, mais celui qui ferme les yeux à la lumière ferme par là systématiquement la porte par où la grâce du repentir pourrait entrer dans son âme.

Dès lors, il se condamne impitoyablement à l'enfer éternel; car si Dieu est miséricordieux au pécheur repentant, sa justice s'exerce en toute rigueur à l'égard du coupable impénitent.

Mes frères pécheurs, vous pensiez peut être que votre misérable état pouvait se prolonger sans danger, que votre conversion pouvait être remise à plus tard. Ouvrez les yeux et comprenez; au nom de l'Eglise, au nom du Christ, dont je suis le porte-parole, moi votre curé je vous dis : Vous côtoyez l'abîme, vous courez le plus grand risque; vous pouvez manquer votre destinée, vous êtes sur le point de vous condamner à une éternité de malheur. De grâce, arrêtez-vous, ne faites pas un pas de plus, mais revenez en arrière, vers le Dieu de votre Première Communion, vers le Christ qui, seul, est « la voie, la vérité et la vie! » (Jo., XIV, 6).

* *

L'histoire est riche de faits qui pourraient confirmer la doctrine que je vous apporte. On a vu de grands esprits se tromper étrangement parce qu'ils avaient négligé la vraie science, celle de la foi. On a vu des civilisations sombrer dans la barbarie, et des royaumes puissants s'écrouler parce qu'ils avaient abandonné l'Evangile. Nous voyons aujourd'hui, autour de nous, une société en désarroi parce qu'elle a rejeté le règne de justice, d'amour et de paix qu'est le règne du Christ.

M. f., en cette fête de Noël, au milieu des craintes et de l'incertitude du présent, emportez avec vous, gravez dans vos âmes et puissiez-vous faire entendre au monde cette vérité : Il n'y a qu'un seul mal, le péché, et il n'y a qu'un seul Sauveur, Jésus-Christ. *Amen.*

POUR LA FÊTE DE NOEL

I

L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE CHRÉTIENNE DE LA FRANCE

Mes frères,

Si Noël est une grande fête dans l'Eglise comme jour anniversaire de la naissance du Sauveur des hommes, on peut dire que cette fête présente en outre, pour notre pays, un intérêt tout spécial, parce que c'est l'anniversaire mémorable du baptême religieux de la France, autrement dit l'anniversaire de la naissance de notre nation à la foi catholique. C'est sur ce sujet que je voudrais vous entretenir ce matin, parce qu'il est juste de ne pas oublier un événement aussi important et d'où découlent d'ailleurs de très utiles réflexions. Faisons donc ensemble, dans la circonstance, un peu d'histoire.

I

La véritable origine de la nation française remonte aux Francs qui étaient venus au v^e siècle, comme vous le savez, envahir avec d'autres barbares le sol des Gaules. Les Francs, à leur arrivée, étaient un peuple adonné au culte des idoles. Or, pour ménager et préparer leur conversion, la Providence voulut que Clovis, leur chef, épousât une princesse chrétienne qui devait acquérir sur lui par sa vertu et ses rares qualités un ascendant considérable. Cette princesse était Clotilde, nièce de Gondebaud, roi des Burgondes ou Bourguignons.

Clotilde désirait ardemment que Clovis se fît chrétien, et dans ce but elle lui parlait souvent de la vanité des idoles et de l'excellence du christianisme. Clovis l'écoutait avec plaisir, mais il avait peine à se rendre. Clotilde obtint pourtant que son premier enfant, Ingomer, reçût le baptême. Mais le jeune prince étant mort peu de jours après, Clovis en fit le reproche à la reine parce qu'il attribuait ce malheur à la vengeance de ses dieux qui avaient été irrités, disait-il, du baptême de l'enfant. La digne princesse souffrit cette épreuve avec patience et, ayant donné le jour à un second fils, elle réussit encore malgré tout à le faire baptiser. Celui-ci, hélas! tomba gravement malade à son tour, si bien que le roi se livra de nouveau à la plus violente colère. Sans se décourager, Clotilde eut recours à la prière, et sa foi fut récompensée : l'enfant recouvra heureusement la santé.

La guérison du jeune prince produisit un bon effet sur le cœur de Clovis. L'heure de la conversion allait bientôt sonner pour lui. Voici qu'en 496 il apprit tout à coup qu'une immense armée d'Allemands s'avançait vers le Rhin. Suivi des tribus franques, Clovis se précipita à leur rencontre pour les arrêter. La bataille s'engagea dans les plaines de Tolbiac, à quatre lieues de Cologne.

Le combat, de part et d'autre, fut acharné, Longtemps la victoire resta indécise; puis arriva

un moment où les Francs, voyant leurs rangs écrasés par le nombre, commencèrent pour la première fois de leur vie à trembler devant les bataillons ennemis. Déjà ils lâchent pied, et Clovis, le désespoir au cœur, cherche en vain à les rallier. Il s'adresse à ses dieux, leur promettant des temples et des sacrifices en retour de leur assistance dans cette situation critique. Mais ses dieux demeurent sourds, et le désordre s'accentue parmi ses troupes. Encore un instant et tout est perdu. Alors, saisi d'une inspiration soudaine, il regarde le ciel et s'écrie : « Dieu de Clotilde, rends-moi victorieux, et je jure de n'adorer désormais que toi ! » A peine avait-il dit ces mots que ses guerriers reprenaient courage et recommençaient hardiment la lutte. Les Allemands, de leur côté, étaient frappés d'épouvante ; ils reculaient devant les Francs, et ceux-ci, les poursuivant à outrance, les refoulaient au-delà du Rhin après un horrible carnage.

On peut juger, m. f., de la joie qu'éprouva Clotilde en apprenant cette victoire et la promesse faite par Clovis. Le roi s'était engagé sincèrement à embrasser la foi chrétienne. Toutefois, avant que le baptême lui fût conféré, il fallait encore l'instruire sur les points essentiels de la religion. S. Remi, évêque de Reims, appelé alors à la cour, se chargea de ce soin. L'enseignement du saint prélat, accompagné parfois de prodiges, faisait, nous disent les chroniqueurs, une vive et forte impression sur l'âme de Clovis ; un jour entre autres, au récit de la Passion et de la mort du Sauveur, le prince, incapable de retenir son indignation, laissa échapper ce cri : « Ah ! si j'avais été là avec mes Francs ! »

Clovis enfin était prêt pour le baptême. Il fut décidé que la cérémonie aurait lieu à Reims le jour de Noël 496. Rien ne fut négligé pour donner à cette fête toute la solennité possible. La ville entière était tapissée de riches étoffes et les rues ornées de guirlandes. La basilique elle-même étincelait de lumières et de fleurs, et des flots d'encens embaumaient l'air de leur suave parfum. Clovis s'avançait au milieu de toutes ces splendeurs, conduit par S. Remi, lorsque, arrivé sur le seuil du temple, songeant au Paradis dont le saint Pontife lui avait souvent parlé : « Est-ce là, s'écria-t-il avec enthousiasme, ce royaume céleste et si beau que tu m'as annoncé ? — Non, répondit le prélat, c'est seulement le chemin qui y mène. » Quelques instants après, le roi recevait le saint baptême. Au moment de verser l'eau sur son front, l'évêque lui dit avec autorité cette parole que l'histoire nous a conservée : « Courbe docilement la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré ! » Après Clovis, furent baptisés, le même jour, deux de ses sœurs et trois mille de ses guerriers, avec les principaux officiers de son armée.

Ce fut donc, m. f., une mémorable journée. La France naissante venait d'être baptisée solennellement dans la personne de son chef et des compagnons d'armes de ce dernier. De païenne qu'elle était, elle devenait chrétienne, et, en devenant chrétienne, elle acceptait la religion du Christ, elle promettait de ne professer à l'avenir que celle-là. Elle se soumettait respectueusement à l'Eglise catholique, s'engageant à croire ses dogmes, à observer fidèlement ses préceptes, à défendre son honneur et ses intérêts avec générosité. Dieu, en revanche, adoptait le peuple des Francs pour son peuple et se chargeait de veiller désormais sur lui, de bénir ses entreprises, de donner le succès à ses armes, de faire enfin de la France une nation puissante et glorieuse. Et il en fut ainsi dans la suite, on peut l'affirmer, car si nous ouvrons le livre de nos annales nationales, nous y voyons que, dans le cours des siècles, la France a été le pays catholique par excellence, le véritable appui de l'Eglise et le soldat du Christ. Nous y voyons que par elle Dieu a accompli des choses merveilleuses et qu'il lui a donné en maintes occasions des marques particulières et manifestes de sa miséricorde et de sa bonté.

II

A l'heure actuelle, hélas ! nous sommes obligés de constater qu'au point de vue religieux il y a chez nous une triste décadence ; nous ne sommes plus, tant s'en faut, le peuple franc d'autrefois ; nous ne sommes plus en France, comme jadis, les soldats de Dieu, les dévoués champions de la cause du Christ. La France officieusement semble renier son passé, car les hommes qui la gouvernent ne veulent plus de Dieu et biffent jusqu'à son nom, comme si ce nom divin leur faisait peur et éveillait en eux un remords insupportable. Mais aussi, comme conséquence inévitable et déplorable, quel changement un peu partout dans les esprits ! Quelle baisse de tous côtés dans les pratiques ! La prière est délaissée et reste ignorée d'un grand nombre. L'église, le dimanche, dans une foule de localités, est presque déserte, tandis que le travail défendu ce jour-là s'affiche avec un sans-gêne qui équivaut à dire : « Nous sommes nos maîtres, et Dieu n'a rien à y voir ! » Pendant ce temps, le divorce fait rage dans les familles, l'immoralité devient à la mode, la criminalité se multiplie d'une manière effrayante et dans des conditions qui montrent bien que là où il n'y a plus de sentiment religieux, plus de crainte de Dieu, il n'y a plus également de frein pour le mal.

A ce compte-là, n'est il pas juste de trembler en disant : « Où allons-nous ? Ne marchons-nous pas à l'abîme ? » Et cependant, malgré toutes ces misères, nous aurions tort de penser que c'en est fait de la France et que pour elle, dans les desseins de Dieu, tout est fini sans remède. La France a déjà été sauvée providentiellement à diverses reprises ; elle l'a été d'une façon manifeste, on ne saurait en disconvenir, dans la dernière guerre avec l'Allemagne, elle le sera encore, espérons-le, malgré tout ce que nous avons de douloureux sous les yeux, parce que Pie X de vénérée mémoire nous l'a prophétisé en faisant cette remarque que « si Dieu autrefois ne deman-

dait que dix justes pour épargner Sodome, les vrais justes, c'est-à-dire ceux qui prient et qui expient sont assez nombreux dans notre pays pour faire pencher la balance du côté de la miséricorde. » La France, comme nation catholique, ne périra pas, elle sera sauvée, espérons le, parce qu'elle est le royaume de Marie : « *Regnum Galliæ, regnum Mariæ* » et que personne ne l'a jamais aimée et priée sans obtenir par elle le salut.

Seulement, vous connaissez le proverbe : « Aide-toi, et le ciel t'aidera. » La France est gravement atteinte au point de vue spirituel et moral. A nous tous de nous employer, dans la mesure de nos moyens, à provoquer une salutaire réaction dans les idées et dans les habitudes. A nous tous de faire ce qui est en notre pouvoir, d'accomplir dans notre sphère ce qui dépend de nous pour le relèvement catholique de notre pays.

Vous direz peut être qu'en ce qui vous regarde vous pouvez peu de chose. Détrompez-vous : vous pouvez plus que vous ne pensez, parce que le bon Dieu bénit toujours la bonne volonté. Ce qui vous est demandé, c'est de constituer une élite qui ira peu à peu en croissant et développant autour d'elle l'influence du bon exemple. Attachez-vous donc, par-dessus tout, à devenir d'abord vous-mêmes de bons chrétiens, qui aiment sincèrement le bon Dieu, qui craignent le péché, et qui savent se montrer véritablement vertueux. Ensuite, soyez apôtres pour amener les autres au bien. Soyez apôtres par la prière et par de bons conseils donnés à l'occasion. Soyez apôtres en vous associant volontiers aux œuvres de zèle et de charité pour lesquelles on pourra solliciter votre concours dans vos paroisses respectives. Soyez apôtres par l'exemple d'une conduite toujours édifiante. Soyez apôtres surtout dans vos familles, où vous ne devez rien négliger pour faire régner l'amour du bon Dieu et la pratique de la religion. Demandez tout particulièrement en cette fête de Noël à Jésus notre bon Sauveur de mettre dans vos cœurs ces dispositions qui ne peuvent que lui être agréables. Demandez-lui pieusement à lui et à sa Sainte Mère, de vous aider, de bénir vos résolutions et vos efforts. Par là, vous contribuerez en quelque chose à attirer sur la France les grâces divines. Vous mériterez et obtiendrez que le bon Maître bénisse de nouveau notre pays et qu'il lui rende dans un avenir plus ou moins prochain sa véritable grandeur, son rôle glorieux d'autrefois dans le monde. Ainsi soit-il.

II

NOEL, MYSTÈRE DE JOIE

> *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum : natus est vobis hodie Salvator.*
>
> Je vous annonce une grande joie : il vous est né aujourd'hui le Sauveur.
> (Luc, II, 11).

Mes frères,

La joie ! c'est la note dominante qui, sur les lèvres des Prophètes, accompagnait la promesse réitérée du Rédempteur. Combien de fois en ces quatre semaines l'Eglise la leur a empruntée pour nous faire comprendre, par sa liturgie, le bienfait de l'avènement du Christ ! « Réjouis-toi, fille de Sion, nous faisait-elle dire, exulte assez, fille de Jérusalem ! (Zach., IX, 9). Que les cieux se réjouissent et que la terre exulte ! (Ps., XLV, 11). Que les montagnes fassent entendre leur louange joyeuse » (Is., XLIX, 13), parce que Notre-Seigneur va venir. « Sonnez de la trompette en Sion, appelez les nations, annoncez-le à tous les peuples (Is., XII, 5), et dites : Le Dieu notre Sauveur va faire son avènement » (Is., XLII, 11).

Et voici que l'ange de Bethléem s'est fait en ce jour l'écho de tous ces accents en notifiant aux bergers la grande nouvelle : « Je vous annonce de quoi réjouir le monde entier : le Sauveur vous est né. »

C'est en effet l'universelle joie : la joie pour Dieu, la joie pour la cour céleste, la joie pour la Vierge Marie, la joie pour l'humanité. Ne pouvant explorer un aussi vaste champ, je me bornerai à vous dire la joie de Dieu et la joie de l'humanité en ce mystère.

I. — *Mystère de joie pour Dieu*

Le mystère de la Nativité est une joie pour Dieu. Et cela pour trois raisons principales.

1° L'avènement de Notre-Seigneur donne à la création son achèvement.

Elle était belle la création, en son unité et en sa hiérarchie, depuis les anges au faîte jusqu'au grain de sable au dernier échelon des êtres. Placé au confluent du monde des corps et du monde des esprits, l'homme, en sa double substance corporelle et spirituelle, les réunissait et les résumait. Il était la réduction même de l'univers. Toutefois, à cette chaîne magnifique il manquait encore un anneau qui reliât à Dieu même la création tout entière.

Regardez : dans cet humble berceau de Bethléem, voici rapprochés et unis la créature et le Créateur, le fini et l'Infini, l'homme et Dieu. Sur la distance qui séparait ces extrêmes, l'Enfant-Dieu a jeté le pont de sa double nature divine et humaine. Désormais, il devient l'abrégé de l'univers ; tout est résumé en sa Personne, le ciel et la terre, *omnia in ipso constant*. (Col. I, 17).

Quand Dieu avait tiré l'homme du néant, il ne s'était pas rendu témoignage, comme pour les créations précédentes, que « c'était bien. » C'est que celle-ci n'était pas achevée ; elle attendait son complément d'aujourd'hui. Maintenant, à la vue de Celui qui repose là dans l'étable, il peut bien le dire le *valde bonum*. C'est la merveille des merveilles, c'est le couronnement de tout ce qu'il a fait, c'est son chef d'œuvre, le chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse, de son amour. Il y a bien lieu de dire avec les anges : *Gloria in excelsis Deo*.

2° C'est une joie pour Dieu, parce que de ce mystère lui revient une gloire infinie.

« Les œuvres de Dieu racontent sa gloire, » dit

le Psalmiste (Ps. xviii, 1). Conscientes ou inconscientes, les voix de la terre et du ciel forment un chœur immense dont l'Homme-Dieu se fait le coryphée. En son nom et au nom de l'univers qu'il « récapitule en lui, » il offre en un acte incessant de religion ses adorations, ses louanges, ses actions de grâces, et en fait monter la sublime symphonie jusqu'au trône de son Père. Il couvre ainsi les clameurs d'iniquité et de haine qui s'élèvent d'ici-bas. Et Dieu prête l'oreille, avec une complaisance infinie, à cet hymne de gloire et de réparation qui par son Fils bien-aimé lui vient des mondes créés.

3o La joie de Dieu, elle lui vient enfin et surtout de ce qu'il peut donner libre cours à son amour pour les hommes.

Jusqu'ici il ne le témoignait qu'en entretenant au sein de l'humanité la promesse formulée au jour de la chute. « Ne craignez pas, faisait-il dire, il viendra le Rédempteur,... il vient,... le jour est proche,... il ne tardera plus. » (Is., xiv, 1; Hab., ii, 3). Si sa miséricorde le poussait à abréger l'attente, sa sagesse en demandait la prolongation : il fallait que l'homme touchât jusqu'au fond l'abîme de sa déchéance, qu'il sondât toute la malice du péché et qu'il sentit l'extrême besoin d'un Sauveur, afin de mieux profiter des bienfaits de sa venue.

Mais enfin, un jour l'amour fut impuissant à résister plus longtemps aux appels désespérés du monde, et plus encore aux ardentes supplications de la Vierge Marie. « Et le Verbe se fit chair, et il vint parmi nous. » Quelle joie ce fut pour Dieu de donner au monde son Fils bien aimé, de le montrer « plein de grâce et de vérité » (Jo., i, 14), et d'assister aux transports de l'humanité en possession de son Emmanuel !

Ici, j'en appelle à vous, pères et mères qui avez de jeunes enfants. Ce matin, témoins de leurs battements de mains, de leurs acclamations enchantées à la vue des gâteries, des mille objets qui s'étalaient dans l'âtre ou sur la table commune, dites-moi : votre joie n'a-t-elle pas été grande ? Vous faisiez plaisir à ces petits ; vous les voyiez si heureux, si inconscients des soucis du présent et des préoccupations de l'avenir ! Vous jouissiez de leur contentement. Par la vôtre, comprenez la joie de notre Père céleste de consoler notre infortune, de charmer notre exil, de nous relever de notre déchéance par le don de son Fils, don avec lequel tous les autres vont affluer sur la terre jusqu'à la fin des temps. (Rom., viii, 32). Oui, redisons-le encore : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! »

II. — *Mystère de joie pour l'humanité*

Mais j'ai hâte maintenant de vous dire en quelques mots la joie de l'humanité en ce mystère.

Depuis l'Eden où son Sauveur lui avait été promis, sur tous les chemins de son exil elle l'appelait, elle soupirait après lui, elle faisait entendre ses plaintes déchirantes : « Venez, Seigneur, ne tardez plus ! » s'écriait elle. « Cieux, envoyez-nous votre rosée, que les nues laissent pleuvoir le Juste ! O brisez la voûte des cieux, Seigneur, et descendez ! »

Enfin, il est venu ; elle l'entend, elle le contemple, elle se prosterne devant lui ; il repose sur la paille d'une étable, mille fois plus beau, plus adorable, plus aimable, plus encourageant pour elle que si elle le voyait dans un berceau d'or, rehaussé d'ivoire et de pierreries, orné des plus fines dentelles. Il est venu, il est sa richesse ; elle va se sentir aimée, aidée, comprise, consolée.

La joie de l'homme, c'est celle du coupable qui reçoit sa grâce et avec elle sa réhabilitation dans son honneur et dans ses droits. — C'est celle du prisonnier qui apprend sa délivrance, se voit enlever ses chaînes et recouvre sa liberté. — C'est celle du malade, à bout de forces, perclus d'infirmités et qui retrouve la santé, ou l'usage de ses membres. — C'est celle de l'infortuné en proie à l'ennui, accablé de tribulations, et qui voit luire le bonheur. — C'est celle du pauvre en lutte contre la misère, le froid, la faim, les rebuts, le mépris, et en faveur duquel un riche se fait pauvre lui-même, afin de l'enrichir. — C'est celle du prodigue enfin, qui s'arrachant à sa honte et venu de loin pour l'avouer à son père, se sent pressé sur son cœur avec une tendresse sans égale et s'entend dire : « Je t'aime, c'est pour toi que j'ai quitté mon ciel, afin de t'y ramener. »

En un mot, depuis que la porte du paradis terrestre s'était refermée, Dieu et l'homme, séparés par le péché, se cherchaient, et nous les voyons aujourd'hui se retrouvant dans une joie commune et s'embrassant dans la crèche : « Paix sur la terre à l'homme de bonne volonté ! »

Oh ! ce mystère, ne nous lassons pas de l'approfondir et de l'admirer.

Dieu fait homme ! Mais c'est le même sang qui coule dans les veines de ce petit Enfant de la crèche et dans les nôtres ! Il est de même famille que nous et il se rattache à la même souche primitive.

Dieu fait homme ! Mais c'est notre nature associée à celle de Dieu, entrant dans la famille divine, et partageant avec le Verbe la filiation divine ainsi que le droit à l'héritage céleste.

Dieu fait homme ! Mais c'est Jésus devenu vraiment notre frère en humanité, et nous devenus ses frères en divinité. Quel anéantissement pour lui d'être ainsi descendu jusqu'à nous ! Quelle glorification pour nous d'avoir été ainsi exhaussés jusqu'à lui !

« O le merveilleux échange, s'écrie l'Eglise, le Créateur du genre humain, en prenant un corps animé, a daigné naître d'une Vierge et il nous a gratifiés de sa nature divine ! »

* *

Ne nous lassons pas, m. f., de lui rappeler ce qu'il a fait dire par son Ange : « Le Sauveur vous est né. » Si nous comprenons bien, cela veut dire

qu'il est notre bien, notre propriété, notre richesse ; il est à nous, il nous appartient.

Cela veut dire aussi qu'il est pour nous, qu'il est venu pour nous rendre la vie divine et par elle la vie éternelle. Chacun de nous participe donc au bienfait de cet avènement ; et ainsi les fruits en sont aussi actuels qu'au jour de sa Nativité.

Qu'il daigne donc nous aider à ne pas rendre vain son avènement ! Qu'il daigne aussi se faire le Sauveur de notre pauvre société ! Elle oublie qu'en dehors de lui, sans lui, il n'y a pour elle que agitation, trouble, convulsions et ruines. Oh ! qu'il l'éclaire et lui fasse comprendre à quel abîme elle se précipite, afin que captivée de nouveau par les charmes de son adorable Personne, elle se reprenne à le servir, à l'aimer et redevienne la société chrétienne d'autrefois. Ainsi soit-il.

III

LES FAUSSES DIVINITÉS DU JOUR

Et sui eum non receperunt.

Mes frères,

La cour du caravansérail de Bethléem est remplie ; chevaux, chameaux, mulets, bourricots, hennissent, crient, braient à qui mieux mieux. Sur les côtés, les chambrettes, dont l'unique ouverture est la porte ouverte sur cette écurie en plein air, sont remplies d'hommes enveloppés dans leurs burnous et couchés sur des nattes.

Personne ne remarque deux voyageurs, qui d'un rapide regard ont vu qu'il n'y avait pas de place pour eux.

Marie et Joseph quittent la ville et se réfugient dans une grotte où ils trouveront le calme qui s'harmonise avec la paix de leurs âmes. Ils y passeront la nuit.

Nuit mystérieuse que le monde attend depuis des siècles ; nuit mystérieuse qui voit naître un enfant devant lequel les générations futures viendront se prosterner, qui entend les voix célestes annoncer que le Sauveur, le Christ, le Seigneur nous est né.

Noël ! c'est le grand événement de l'histoire du monde; c'est la civilisation païenne qui va disparaître et la civilisation chrétienne qui va commencer. Et cependant ce monde, pour lequel le Fils éternel de Dieu vient de naître, ne le connaît pas. La foule qui remplit Bethléem lui a refusé l'hospitalité ; seuls, quelques bergers ont entendu et compris l'appel des anges et sont venus adorer l'Enfant-Dieu.

M. f., toute l'histoire de N.-S. Jésus-Christ, toute l'histoire de son Eglise qui le continue sur la terre, est résumée dans ces premières heures de la vie du Christ. « Il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas connu. » Seuls quelques bergers sont ses fidèles. Et parce qu'ils ne veulent pas connaître l'Enfant-Dieu, comme les païens d'autrefois, les hommes d'aujourd'hui s'égarent dans la vie en se créant de fausses divinités.

I. — *L'erreur*

L'homme a besoin de Dieu. Etant l'œuvre de Dieu, il ne peut se passer de lui.

C'est la raison divine pour laquelle après la première chute, Dieu promit à Adam le Sauveur. C'est la raison de la naissance de Jésus-Christ dans la crèche, la raison des 30 années qu'il a passées sur la terre, la raison de la permanence de l'Eucharistie.

Parce que nous avons besoin de Dieu, Dieu s'est penché vers nous. Il est descendu jusqu'à nous dans ce petit enfant que le prophète appelait l'« Emmanuel, Dieu avec nous. »

L'homme a besoin de Dieu ; mais, emporté par les passions, il s'est détourné de Dieu. Pourtant, son intelligence tout autant que son cœur aspire à connaître *la verité*. Chaque génération qui passe cherche en vain la réponse aux multiples questions qui l'assaillent : Pourquoi la vie est-elle si courte ? la souffrance si fréquente ? les déceptions tant renouvelées ? Pourquoi la douleur de l'enfant ? pourquoi la mort ? Qu'y a-t-il dans l'au-delà ?

Et quand il a interrogé ses semblables, il les a vus impuissants à résoudre ces problèmes. De plus, il s'est vu si souvent entouré de mensonges que la confiance lui a manqué.

Alors, refusant la réponse que lui apportait le surnaturel divin, il est allé trouver ceux qui prétendent expliquer les mystères. Il a frappé à la porte des fakirs, des somnambules, des cartomanciennes ou des mediums de toute espèce.

En réalité, l'homme n'a pas compris l'appel intérieur de son âme qui résonne aujourd'hui comme un écho de la voix des anges : « Allez à Bethléem, vous trouverez un petit enfant couché dans une crèche, » c'est lui qui vient vous apprendre la vérité.

II. — *L'égoïsme*

L'homme s'est détourné de Dieu. Il lui a refusé les adorations que lui ont apportées les Bergers et les Mages. Il n'a pas voulu reconnaître en Jésus-Christ le fils éternel du Très-Haut, car il aurait fallu reconnaître en même temps sa doctrine de renoncement et d'humilité.

Reconnaître Dieu lui-même dans les abaissements de la crèche, c'eût été reconnaître l'obligation d'être un disciple obéissant à la loi divine et rempli de prévenances et d'amour pour les petits de la terre.

L'homme refuse d'adorer l'Enfant-Dieu, et nous voyons s'établir le règne tyrannique de l'égoïsme. L'homme s'adore lui-même : lui seul compte, lui seul fait bien, et lui seul a raison. S'il possède quelque mérite, il se croit une étoile, alors qu'il n'est qu'un flambeau ; et, s'il fait quelque bien, il ne manque pas, selon la parole évangélique, de faire sonner devant lui la trompette, afin que personne n'en ignore, comme faisaient les pharisiens. Voyez ces enfants ingrats qui oublient le

dévouement des parents, qui croient que tout leur est dû, jaloux de leurs frères et sœurs et qui n'ont pas d'amis parce qu'ils manquent de cœur.

L'homme refuse d'adorer l'Enfant-Dieu, et nous voyons s'établir le règne de l'indépendance. On ne se soumet pas à Dieu, encore moins se soumettra-t-on aux hommes. L'enfant ne supporte aucune observation. Quand il a grandi, ses parents sont des retardataires qui ne comprennent rien à la vie moderne. L'ouvrier ne voit dans les maîtres et les patrons que des exploiteurs, et les chrétiens eux-mêmes en arrivent à penser et à dire que les prêtres exagèrent, en demandant toujours trop : Dieu, d'après eux, n'en demande pas tant !

Ah ! m. f., venons à la crèche contempler l'Enfant-Jésus. En descendant jusqu'à nous, le Fils de Dieu condamne notre égoïsme, il nous apprend à supporter l'humiliation, et sa soumission à Joseph et à Marie nous enseigne à obéir à la loi de Dieu et à suivre les chemins que sa Providence nous impose.

III. — *L'argent*

L'homme s'est détourné de Dieu, il ne veut pas adorer un enfant couché sur la paille ; mais il adore volontiers, et combien facilement, le faux dieu qui s'appelle l'argent.

La soif de l'argent pour le dissiper, c'est le péché de la jeunesse, qui trouve en lui la source du plaisir. Pour courir les fêtes, les cafés, les cinémas, les lieux de débauche, les jeunes prodigues réclament de l'argent.

La soif de l'argent pour l'entasser, c'est le péché de la vieillesse, qui se prive de tout pour accroître secrètement son trésor.

Et pour avoir de l'argent, pour mener la vie facile, pour jouir en ce monde, on commet des indélicatesses, des injustices, des vols. On vend son honneur, on ruine sa conscience, on manque à la parole donnée, on trahit son pays.

L'argent, c'est un dieu qu'on adore, mais un dieu qui dessèche le cœur de ses adorateurs, quand ils le possèdent ; un dieu qui excite la jalousie, la convoitise et fait naître la haine de ceux qui désirent le posséder ; un dieu pour lequel on sacrifie ses amis, sa famille, son éternité.

O petit enfant de Bethléem qui vous êtes fait si pauvre que le pauvre lui-même ne peut pas vous envier, ne permettez pas que notre cœur s'attache aux biens périssables de ce monde ! Vous êtes notre Dieu, notre Providence. Donnez-nous notre pain quotidien. Et si vous nous avez donné une plus large part dans les biens de la terre, qu'en nos mains elle se transforme en des œuvres de bonté pour tous ceux qui souffrent, et par vous la richesse de la terre deviendra pour nous le trésor du ciel !

IV. — *La jouissance*

L'homme s'est détourné de Dieu, car la naissance du Sauveur annonce déjà l'enseignement sévère de la sainteté de la vie, de la mortification nécessaire à la dignité du foyer. Et l'homme a craint que ces grandes choses ne répondent pas à ses aspirations au bonheur.

Il a soif de jouissances, et dès l'éveil de son cœur il a voulu goûter à la coupe enchanteresse d'une affection volage. Dès l'éveil de ses sens, il a suivi l'attrait du plaisir. Enfant prodigue, qui peut-être n'a pas connu ou n'a pas voulu croire à l'expérience citée dans l'Evangile.

Et l'amour du plaisir a créé cet état de choses lamentable que toutes les générations constatent : une jeunesse qui gaspille les plus belles années de la vie, des foyers qui se fondent sans réflexion, sans amour véritable, sans prière, des familles qui se disloquent sous le choc des caractères ou d'un caprice, des enfants qui grandissent sans être élevés, tout un monde qui vieillit comme si Dieu n'existait pas et sur le tombeau duquel on pourrait écrire la parole du maréchal de Luxembourg : « Ici repose quelqu'un qui est passé sur la terre sans savoir ce qu'il y faisait. »

* *

M f., l'homme a besoin de Dieu. Il a besoin d'un idéal pour soutenir sa vie, et quand il abandonne le surnaturel divin et qu'il limite son idéal à des bornes terrestres, au lieu de s'élever, il rampe devant les faux dieux, les dieux païens de l'égoïsme, de l'argent et des jouissances.

Puisque, dans son amour tout-puissant, Dieu est descendu jusqu'à nous, allons nous joindre aux bergers de Bethléem. Apportons à l'Enfant-Jésus l'hommage de nos adorations, de notre amour, de notre confiance.

De la crèche où il repose, un rayon de sa lumière divine éclairera les ténèbres de notre vie ; son amour fera fondre la glace de notre égoïsme ; sa pauvreté enrichira notre misère ; sa pureté embellira notre âme, et sa divine présence nous rendra la vie plus facile en nous apportant le vrai bonheur, puisqu'en ce jour il a promis la paix de Dieu à toutes les âmes de bonne volonté. Ainsi soit-il.

LE MOT DU PASTEUR

Noël

LE PRINCE DE LA PAIX

Mes frères,

« Je vous annonce une bonne nouvelle : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur. » Ainsi parla l'Ange du Seigneur aux bergers qui gardaient leurs troupeaux aux environs de Bethléem.

Avez-vous songé que Noël c'est la fête du Prince de la Paix, « *Princeps pacis, Rex pacificus,* » dont l'étoile a brillé dans la nuit célèbre, mettant en fuite les ténèbres du monde ?

La paix, la paix que tous les hommes désirent, rayonnerait à jamais sur la pauvre terre, si l'Evangile y régnait.

M. f., faisons en esprit une halte de quelques instants aux pieds de l'Enfant-Dieu, le Prince de la paix.

Nous verrons qu'il nous offre la paix et nous examinerons les moyens de l'acquérir.

I. — *Le Sauveur nous offre la paix*

Dès qu'il apparaît, les Anges le glorifient en chantant : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, » et le vieillard Siméon, qui attendait la consolation d'Israël, se laisse mourir après s'être écrié : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur en paix. » (Luc, II, 29).

Plus tard, sur la montagne où le prince du monde avait transporté celui de l'autre monde, le tentateur avait dit au Sauveur : « Je vous donnerai la gloire des empires » ; mais d'un seul geste, il avait été écarté, et, sur la montagne de Galilée, le Christ un peu plus tard lui répliquait : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. »

Sa prière, lorsqu'il se dirige vers le mont des Oliviers, nous révèle combien était grand son désir de voir l'union régner parmi ses disciples : « Père, je ne prie pas seulement pour ceux-ci (les Apôtres), mais encore pour ceux qui par leur parole croiront en moi ; que tous soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous. » (Jo.. XVII, 20).

Quelques heures avant son sublime sacrifice, il répète à ses disciples : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix : non pas celle du monde, mais la mienne. »

Sitôt après la résurrection, c'est encore sa première parole : « Que la paix soit avec vous ! C'est moi, ne craignez pas, » dit il aux deux disciples d'Emmaüs, comme à tous les siens quand il les visite.

Et quelle paix ? La sienne même, la paix parfaite, inaltérable.

Entrez donc dans la paix du Sauveur : par vos résolutions dites-vous : « J'aurai la paix avec moi-même : plus de troubles volontaires. J'aurai la paix dans ma famille : mon Dieu, que me demandez-vous ? quels oublis ? quels pardons ? les voilà. J'aurai la paix avec tous, avec vos ennemis eux-mêmes ; assurément, je combattrai leurs affreuses doctrines, mais je travaillerai ardemment à toucher, à convertir leurs cœurs. »

II. — *Les moyens de l'acquérir*

Dès lors, m. f., recherchons les choses qui conduisent à la paix. Certes, « tous les hommes désirent la paix, mais tous ne recherchent pas ce qui procure la paix. » (*Imit.*, III, III, 1).

Or, parmi les moyens d'acquérir la paix que nous offre le Sauveur, je vous en mentionne trois.

1° Le premier c'est l'*esprit de sacrifice*. Se vaincre en tout, maîtriser ses passions est la voie la plus sûre de parvenir à la paix. « Tout ce qui rend les passions plus pures les rend plus délicieuses. » (Joubert, *Pensées*). Et spécialement l'esprit de sacrifice vous débarrasse des troubles de l'orgueil, de la cupidité, de l'ambition. Qui dira ce que les atroces jalousies remuent de fiel ? ce que les froissements soulèvent de colères furieuses ? de ressentiments ? de duretés ? de mépris insolents ?

2° Le second c'est de *s'attacher à une stricte justice*. Là où l'injustice pénètre, la paix s'empresse de fuir. Très souvent les inimitiés et les disputes naissent de ce que le prochain se voit lésé dans ses droits.

Gardez-vous donc de toute atteinte aux droits d'autrui et acquittez vous de toutes vos obligations vis-à-vis du prochain : « Donnez à chacun ce que vous lui devez : le tribut à qui revient le tribut, l'honneur à qui l'honneur ; ne restez en dette avec personne. » (Rom., XIII, 7). Car « la justice et la paix se sont donné un baiser » (Ps. LXXXIV, 11), c'est-à dire qu'elles s'accordent parfaitement, se rencontrent toujours ensemble. Ce qui fait dire à S. Augustin : « Aimez la justice ; car la justice et la paix sont deux sœurs amies qui s'embrassent. Si vous n'aimez l'amie de la paix, la paix elle-même ne vous aimera pas et ne viendra pas à vous. »

3° Le troisième, non moins efficace, c'est l'*exercice de la charité envers le prochain*. En vérité, elle met tant d'indulgence dans votre esprit, tant de dévouement dans votre cœur, tant d'affabilité dans vos manières, tant de douceur dans vos paroles, tant de discrétion dans votre manière d'agir pour ne pas vous immiscer dans les affaires des autres, n'ayant rien à y voir, que vous ne connaîtrez ni les attaques de l'envie, ni les persécutions de la haine, ni même les abandons ou les froideurs de l'indifférence. Vous marcherez dans une atmosphère d'estime, d'amitié, d'affection profonde où vous respirerez la paix, comme l'on boit des effluves de bien-être dans l'air pur des montagnes.

M. f., allons à la crèche et prosternons-nous devant l'Enfant-Jésus, le Prince de la paix. O très aimant Rédempteur, donnez-nous votre paix ! Qu'elle soit la nôtre à tous, comme elle est la vôtre ! Que nous la voyions dans nos familles, dans tous ceux que nous aimons ! Qu'elle règne dans le monde entier !

Dimanche dans l'Octave de Noël

SERVIR DIEU

Mes frères,

Chaque année est comme un rapide voyage dont il ne reste que des souvenirs. 1936 a passé moment par moment ; ainsi s'écoule notre vie. « Elle passe, dit l'Esprit-Saint, comme un oiseau qui fend les airs, comme une flèche qui vole à son but. » (Sag., V, 11).

Heureux qui l'emploie à accomplir ce pour quoi Dieu nous a créés ! Or, Dieu nous a créés pour le servir, et le servir de notre mieux.

I. — *Dieu nous a créés pour le servir*

Le prophète Jonas se trouvait sur le bateau qui le conduisait à Tharsis, quand, au moment où la tempête faisait rage, le pilote lui dit : « Qui es-tu ? Quelle est ta profession ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ? » A ces quatre questions Jonas ne fit qu'une seule réponse : « Je suis le serviteur de Dieu. » Et c'est vrai : nous sommes tous des « serviteurs de Dieu, » car nous sommes des créatures, et à ce titre nous avons le devoir de servir Dieu.

« Les cieux, lisons-nous dans la Sainte Ecriture, racontent la gloire de Dieu et le firmament chante qu'il est l'ouvrage de ses mains » ; et « ce cantique n'a pas de fin, le jour le redit au jour, et la nuit à la nuit suivante. » (Ps. XVIII, 1, 2). « Quand Dieu appelle les étoiles, dit encore la Sainte Ecriture, joyeuses elles répondent à sa voix : Nous voici, heureuses de vous servir. » Ce langage de la nature, les savants aussi l'entendent et le comprennent. Le célèbre mathématicien et astronome Newton se promenait un jour sur les rivages de l'Océan avec quelques amis. Soudain il se découvrit. « Qui saluez-vous ? » lui demanda-t-on. Newton répondit : « Je salue l'immensité de Dieu. »

Pareillement, de toute cette création si belle de variété et d'harmonie, des astres et des plantes, des flots de la mer et de l'humble brin d'herbe, des montagnes et des plaines, de l'insecte si petit que notre œil l'aperçoit à peine, sort une voix qui répète sans cesse : « Nous accomplissons la volonté de Dieu, nous allons vers le but qu'il nous a fixé : créatures, nous servons notre Créateur. »

Aussi bien que l'astre, aussi bien que la plante, aussi bien que l'animal, nous sommes des créatures de Dieu. Nous sommes « l'œuvre des mains de Dieu ». « Ce sont vos mains qui m'ont formé, ô mon Dieu, s'écriait Job ; elles ont façonné toutes les parties de mon corps... Vous m'avez revêtu de peau et de chair, vous m'avez affermi d'os et de nerfs ; vous m'avez donné la vie et comblé de bienfaits. »

Tellement que rien en nous n'est de nous, ni d'un autre. Tout est de Dieu, que Dieu ait agi directement ou qu'il se soit servi de causes intermédiaires.

Non seulement Dieu nous a donné la vie, mais il nous la conserve ; il continue son acte créateur, en nous accordant sa prévenance et son concours naturels dans l'ordre physique et moral ; sa puissance et son concours surnaturels dans l'ordre de la grâce. Que nous le voulions ou non, c'est de lui, c'est par lui, c'est en lui que nous vivons.

Donc, m. f., nous sommes vraiment la propriété de Dieu ; en conséquence, le servir doit nous apparaître comme une dette de stricte justice.

II. — *Pour le servir de notre mieux*

Et nous avons à servir Dieu de notre mieux. Servons-le intégralement et constamment.

1. Je dis *intégralement*. Les Israélites étaient dans le désert. Moïse prit le livre de la Loi et en fit devant eux la lecture solennelle. Entendant ce que Dieu leur demandait, ils s'écrièrent : « Tout ce que le Seigneur a dit, nous le ferons. » (Ex., XXIV, 7).

M. f., faisons de même. Pourtant « l'on trouve des personnes qui se veulent bien donner à Dieu, mais elles se veulent néanmoins toujours réserver quelque chose. Je veux me donner à Dieu, disent-elles, mais non pas si absolument que le monde n'y ait quelque part. Je me contenterai de rendre à Dieu ce qui est dû à Dieu, et réserverai ce qui est dû au monde, sans toutefois rien faire qui offense sa divine Majesté ni qui soit contraire à sa sainte loi. » (S. François de Sales).

Quelles illusions de croire que l'on peut composer avec le service de Dieu ! Le vrai chrétien, lui, sert Dieu dans les petites comme dans les grandes choses. Pas un iota de la divine loi qui ne soit l'objet de sa respectueuse attention et de sa religieuse observance.

2. Je dis *constamment*. Après une grande grâce, après une fervente retraite, on marche d'un pas léger dans le service de Dieu ; il semble que rien ne pourra nous arrêter. Mais bientôt les obstacles se dressent nombreux. On hésite, on se néglige. Cependant, déclare formellement Notre-Seigneur, « celui-là seul qui aura persévéré jusqu'à la fin, sera sauvé. » (Matth., X, 22).

Restons toujours fermes dans le service de Dieu. Lui-même nous avertit « d'avoir toujours dans nos mains les préceptes de sa loi, » c'est-à dire de les pratiquer dans toutes nos actions ; de « les porter sur le front et entre nos yeux, » c'est-à-dire de ne les perdre jamais de vue et de faire paraître devant tout le monde que nous n'en rougissons point ; de « les peindre sur les poteaux et sur les portes de nos maisons, » c'est-à-dire d'en faire notre ornement et toute notre gloire.

* *

Montalembert, se promenant dans le parc de son château de la Roche-en-Brény, rencontra l'une de ses filles, âgée de cinq ans, accompagnée de sa gouvernante : « Mon enfant, lui demanda-t-il, pourquoi êtes-vous en ce monde ? — Pour vous aimer ! » répondit-elle en se jetant dans ses bras. Oh ! la gracieuse et profonde leçon que nous donne cette enfant !

Pourquoi nous avez-vous créés, ô mon Dieu ? — Pour vous aimer, c'est-à dire pour vous servir.

Par conséquent, m. f., servez, faites resplendir Dieu et par votre corps et par votre esprit et par toute votre vie. (I Cor., VI, 19-20).

LES SAINTS PATRONS

Sainte Lucie, Patronne des couturières

(13 décembre)

LEÇONS QU'ELLE DONNE A SES PROTÉGÉES

Mes frères,

Sainte Lucie est souvent invoquée par ceux qui souffrent de la vue et c'est sans doute pour cette

raison que ses images la représentent portant un plat et, sur ce plat, deux yeux. Rien dans sa vie ne semble justifier la confiance que l'on met ainsi en elle, à moins que ce ne soit son nom, *Lucie*, qui, venant du mot latin *Lux*, évoque l'idée de lumière, de cette lumière dont ceux qui souffrent des yeux sont ou craignent d'être privés.

Comme il ne manque pas d'autres Saints, sainte Odile, par exemple, dont l'Alsace célèbre également la fête aujourd'hui, qui se recommandent mieux qu'elle à la confiance des pauvres aveugles, je m'adresserai à une autre catégorie de personnes qui, elles aussi, regardent sainte Lucie comme leur patronne, les couturières. A vrai dire, celles-ci, pas plus que les aveugles, ne trouvent rien dans la vie de la sainte qui se rapporte spécialement à leur état et justifie ce patronage. Elles aussi n'ont recours à elle qu'à cause du grand besoin qu'elles ont de leurs yeux, auxquels leur travail minutieux, le travail de nuit surtout occasionne tant de fatigue. Mais, par contre, les vertus que cette Sainte a pratiquées se recommandent peut-être aux couturières plus qu'à d'autres, et cela me suffit pour que je les propose à leur imitation.

I

Sainte Lucie naquit à Syracuse, à la fin du troisième siècle, de famille noble et chrétienne. Quoique n'ayant pas besoin de travailler pour vivre, elle se garda bien de se livrer à l'oisiveté, car comment serait-elle devenue la Sainte que nous honorons aujourd'hui si elle s'était adonnée à cette passion qui est la mère de tous les vices. Lucie travaillait donc, et à quels travaux pouvait-elle s'occuper sinon aux travaux de son sexe, aux travaux dont la T. S. Vierge, modèle des jeunes filles et des épouses, vous a donné à toutes l'exemple lorsqu'elle tissait la robe sans couture de son divin Fils. Comme elle et comme vous, il est donc à peu près certain que sainte Lucie a manié l'aiguille, le crochet ou le fuseau. Si la nécessité de gagner son pain quotidien ne l'y obligeait pas, elle l'a fait par charité ou par religion, en confectionnant des vêtements pour les pauvres ou des linges sacrés pour les autels. Soyez heureuses de l'imiter, jeunes filles et mères de familles !

Jeunes filles, dès que vous êtes en âge de le faire, apprenez l'art de la couture si nécessaire à la femme. Demandez à vos parents de vous mettre, dans ce but, en apprentissage près d'une maîtresse sérieuse où votre foi et votre vertu seront en sécurité, ou, mieux encore, de vous envoyer, pendant quelques mois, dans un ouvroir ou une école ménagère catholique où on complètera votre éducation chrétienne en même temps que votre formation professionnelle. Et ce conseil, je ne le donne pas seulement à celles d'entre vous qui auront besoin de gagner leur vie à l'aide de leur aiguille, mais aussi à celles qui croient en être dispensées par leur condition aisée. Charlemagne faisait apprendre à ses filles le travail des mains ; on lui en demanda la raison, il répondit : « C'est d'abord pour leur faire éviter l'oisiveté ; d'autre part, rien ne pouvant nous garantir contre les coups du sort, si jamais elles éprouvaient une fortune adverse, elles auraient un moyen de subvenir à leurs nécessités. » (Eginhard). Ces deux raisons restent toujours vraies.

L'oisiveté est la mère de tous les vices. A quoi s'occupe la jeune fille qui ne travaille pas ? à lire des romans, à faire des visites, à promener partout son désœuvrement. Mais dans ces visites elle cause, elle blesse la charité, elle s'expose à des rencontres dangereuses, elle commet une quantité d'imprudences qui la compromettent devant les hommes et plus encore devant Dieu.

Le second motif invoqué par Charlemagne peut étonner, dans la bouche d'un homme qui commandait un immense empire et n'avait pas à redouter les révolutions qui font déchoir de leur rang et de leur fortune les souverains d'aujourd'hui. Sa manière de faire n'en était pas moins sage et prévoyante. En tout cas, son conseil est d'une excessive utilité à notre époque qui a vu depuis quelques années tant de fortunes ruinées et tant de personnes nées dans l'aisance, obligées, du jour au lendemain, de travailler pour vivre.

II

Le travail auquel sainte Lucie se livrait ne la diminuait pas aux yeux de ceux qui la connaissaient, bien au contraire, les païens eux-mêmes ambitionnaient sa main. Sa mère l'ayant promise à l'un d'eux qui en eût été parfaitement digne s'il avait été chrétien, Lucie en fut fort contristée car elle était résolue de n'épouser qu'un homme adorant Jésus-Christ comme elle et même son vif désir était de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus lui-même. Elle pria donc Dieu de tout son cœur, pour qu'il empêchât ce mariage ; Dieu l'exauça en envoyant à sa mère un flux de sang qui la mit hors d'état de poursuivre le projet de mariage qu'elle nourrissait.

Mener une vie active et laborieuse est, vous le voyez, le moyen le meilleur, le plus sûr et le plus honnête d'attirer sur vous les regards des jeunes gens sérieux et de vous établir avantageusement. Vous n'êtes pas obligées d'imiter votre patronne, en vous consacrant, comme elle, à Dieu et en renonçant au mariage ; imitez-la, du moins, en refusant les avances de jeunes gens qui ne partageraient pas votre foi et ne serviraient pas le Dieu que vous aimez. Ce ne sont pas seulement les mains et les bourses qui doivent s'unir dans le mariage, mais aussi et surtout les cœurs, les âmes, les convictions. Priez Dieu de mettre sur votre chemin un parti qui vous rende heureuses, un jeune homme laborieux comme vous, sérieux comme vous, chrétien surtout comme vous et méritez-le par vos prières et la dignité de votre vie. Ne rêvez pas en travaillant comme le font tant de jeunes filles dont l'imagination, à chaque coup d'aiguille, bâtit des romans. — Si vous travaillez

plusieurs dans un atelier, ne prenez point part aux conversations trop souvent légères, dans lesquelles chacune raconte ses relations plus ou moins honnêtes, ses rendez-vous plus ou moins coupables ; ne vous laissez pas entraîner dans des lieux de plaisir où votre vertu et votre honneur seraient exposés. Respectez-vous et faites-vous toujours respecter.

Voyant sa mère malade, et les soins qu'on lui prodiguait inutiles, Lucie lui conseilla de l'accompagner à Catane, au tombeau de sainte Agathe sur lequel avaient lieu de nombreux miracles. Eutychie, c'était le nom de sa mère, y consentit. Toutes deux se rendirent au tombeau de la vierge martyre et y prièrent de tout leur cœur. Or, pendant sa prière, Lucie eut une vision. Sainte Agathe lui apparut et lui dit : « Lucie, ma très chère sœur, pourquoi me demandez-vous ce que vous pouvez vous-même obtenir à votre mère, sachez que votre foi lui a mérité la santé et que, comme Jésus-Christ a rendu célèbre la ville de Catane en ma considération, il rendra pareillement la ville de Syracuse glorieuse par votre moyen. » Revenue à elle-même, Lucie se tourna vers sa mère et lui dit : « Vous êtes guérie, ma mère ; par les mérites de son épouse Agathe, Dieu vous a délivrée de votre infirmité, accordez-moi donc la liberté de me donner toute à lui moi aussi. » Eutychie y consentit et remit même à sa fille la part d'héritage qui lui revenait de son père, celui-ci étant mort alors que Lucie était encore toute jeune. Cette dot, Lucie la remit à son divin Epoux en la distribuant aux membres souffrants de celui-ci, les pauvres et les malades.

Soit que vous renonciez au mariage comme sainte Lucie, soit que vous en assumiez les charges, aimez votre famille comme sainte Lucie aimait sa mère et venez-lui en aide de votre mieux Et votre aiguille agile est un moyen puissant de le faire. Jeunes filles, aimez à confectionner vous-mêmes vos vêtements, ceux de vos parents, ceux de vos frères et sœurs. Devenues épouses et mères de famille, qu'il vous sera doux de confectionner ceux de vos maris et de vos chers enfants, de les parer de votre main avec autant d'amour que de goût, comme le faisait la Sainte Vierge lorsqu'elle tissait les vêtements de S. Joseph et ceux de l'Enfant-Jésus ! En même temps que ces travaux de couture occuperont utilement vos moments de loisir, quelle économie ils réaliseront pour votre foyer ! Vous réaliserez ainsi le type de la femme forte, de l'épouse idéale dont parlent nos Saints Livres, qui a cherché la laine et le lin, les travaille de ses mains sages et ingénieuses, dont la maison ne craint ni le froid ni la neige parce que ceux qui l'habitent ont de doubles vêtements.

III

De cette femme forte, l'Esprit Saint dit qu'elle s'est fait un manteau de tapisserie et qu'elle se couvre de lin et de pourpre, mais, ajoute-t-il « une force mêlée de grâce est son vêtement ; voilà la parure dont elle aime surtout à se revêtir. » C'est, certainement, celle qu'affectionna particulièrement sainte Lucie. On le vit bien au courage avec lequel elle répondit au préfet de Syracuse, Paschase, auquel l'avait livrée, en qualité de chrétienne, le prétendant que Lucie avait évincé. En vain le tyran lui enjoint de sacrifier aux idoles, en vain il menace de la traiter comme une prostituée, la fait monter sur un bûcher, elle reste ferme en face de ces menaces dont Dieu du reste la préserve miraculeusement. En désespoir de cause, le misérable ordonne de lui trancher la tête. Le bourreau n'ayant accompli cet ordre qu'imparfaitement, la courageuse vierge vécut encore quelques heures après avoir reçu le coup mortel, elle les employa à édifier les fidèles qui l'entouraient, reçut le saint viatique et mourut en prédisant la fin des persécutions. C'était le 3 décembre 303. Neuf ans seulement après sa mort, Constantin le Grand montait sur le trône et accordait, en effet, la liberté à l'Eglise.

Chères protégées de sainte Lucie, que votre plus belle parure à vous aussi soit toujours votre vertu. Il ne vous est pas défendu de vous vêtir selon votre condition et avec goût, mais que ce soit toujours conformément à la décence On a beaucoup protesté, en ces dernières années, contre les modes indécentes. Celles-ci ne sont-elles pas un peu le fait des couturiers qui les ont lancées et des couturières qui les ont réalisées ? Quelle responsabilité pour elles, puisqu'elles contribuent au scandale que donneront les personnes qui porteront les vêtements inconvenants confectionnés par elles ! Ayez donc soin, vous qui êtes chrétiennes, de ne jamais faire choix pour vous-mêmes, sur vos journaux de modes, que de toilettes, élégantes autant que vous le voudrez, mais toujours décentes. Votre choix à vous dont le goût est censé sûr et éclairé en cette partie, sera déjà une prédication. De plus, lorsque quelque cliente vient vous trouver pour vous demander de lui confectionner un vêtement, sachez guider prudemment son choix, surtout si elle vous demande votre avis, comme il arrive bien souvent. Conseillez-lui toujours une forme de vêtements décente et si elle est tentée d'en choisir une que l'Eglise condamne, détournez-l'en doucement. Le bon Dieu, l'Eglise et toutes les personnes sérieuses vous en seront reconnaissants, vous contribuerez à maintenir le renom d'élégance et de bon goût qui fut toujours celui de notre pays, vous contribuerez surtout à y maintenir le niveau moral sur lequel influe si puissamment la façon dont votre sexe se pare et s'habille. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES A DES LIGUEUSES

III

LA DOUCEUR DANS L'APOSTOLAT

Je vous ai entretenues dernièrement de l'esprit surnaturel, vous invitant à voir des âmes dans le

prochain qui vous entoure, des âmes créées à l'image de Dieu, rachetées par le sang de Jésus-Christ, destinées à partager le bonheur de Dieu lui-même dans le ciel. Ces âmes, je voudrais vous dire aujourd'hui, avec quel tact, quelle douceur elles demandent à être traitées ; ce sont des plantes délicates qu'un rien meurtrit et blesse, auxquelles il faut des soins nombreux et minutieux. Or la vertu de douceur, béatifiée par Jésus, comme étant le principe de toute conquête, est une vertu rare, et qu'il nous faut acquérir.

I. — *Un danger*

Le danger existe, en effet, pour toute âme apostolique, de se montrer un peu dure et ainsi de compromettre plus ou moins le résultat surnaturel de son action. Sans vouloir épuiser la liste des écueils contre lesquels peuvent venir se briser nos trésors de douceur, je vous signalerai quatre dangers. Il en est un d'abord, commun à tous les hommes, et que Notre-Seigneur a dénoncé lui-même en disant que nous voyons facilement « la paille qui est dans l'œil de notre frère, et pas la poutre qui est dans le nôtre. » Etrange aveuglement qui fait que les moindres défauts des autres, sans doute parce qu'ils nous choquent et nous blessent, prennent des proportions fantastiques, tandis que nos propres défauts paraissent à nos yeux mignons et tout à fait mesurés. Cet état d'esprit nous peut conduire à une certaine attitude, plus ou moins méprisante, à l'égard du prochain que nous comparons à nous, à son désavantage.

Un second danger nous guette lorsque nous entrons, pour notre compte personnel, dans la voie de la pénitence et de la perfection. Je dis intentionnellement : « quand nous entrons, » car il est reconnu que, très durs pour eux-mêmes, les saints étaient très bons pour les autres. Mais, et c'est une conséquence de ce que j'ai dit présédemment, nous n'admettons pas qu'il y ait deux poids et deux mesures. Si nous croyons, malgré toute l'estime que nous avons de nous-mêmes, devoir nous imposer une discipline rigoureuse, nous estimons que les autres en ont encore un plus grand besoin ; et nous voilà disposés, de suite, à leur imposer nos austérités, à fustiger vivement et à secouer leur indolence ou leur foi en sommeil; oubliant qu'il y a pour tout une heure propice qu'il faut savoir attendre et qu'il faut préparer ; oubliant surtout qu'il faut attirer et non rebuter. Aussi Jésus nous disait-il : « si tu jeûnes, n'apparais pas parmi les hommes avec un visage triste, émacié, qui fasse connaître tes austérités. Au contraire, lave ton visage, prends un air joyeux... il suffit que Dieu, qui voit dans le secret, connaisse tes pénitences. » (Mat., VI, 16-18).

Un troisième danger vient de ce que nous identifions trop facilement le mal avec le coupable. Nous devons avoir la haine du péché, et nous ne le répudierons jamais avec assez d'horreur et d'énergie ; mais cette haine ne doit pas s'étendre au pécheur. Lui, c'est un pauvre malheureux, une pauvre victime de ce péché que nous maudissons, c'est le voyageur tombé aux mains des voleurs et abandonné sur le bord du chemin, dont Jésus nous a parlé dans une parabole que vous connaissez bien. Il nous faut tâcher de dissocier ces deux aspects qui doivent faire naître en nous des sentiments tout opposés : l'aspect du péché considéré en lui même, objectivement, et l'aspect du péché considéré dans l'âme tombée et déchue, subjectivement. Quel homme n'aurait en horreur cette terrible maladie qui s'appelle la lèpre ? Cependant un Père Damien, l'apôtre des lépreux, a su vaincre cette répugnance pour se consacrer au service de ces malheureux. Nous avons à faire quelque chose de semblable quand nous abordons l'apostolat auprès des pauvres pécheurs.

Enfin, un quatrième danger réside dans une question de point d'honneur. C'est humiliant de parler et de ne pas obtenir la foi, la confiance, humiliant de supplier et de n'être pas écouté, de commander et de n'être pas obéi, humiliant encore de payer de sa personne, et de n'avoir d'autre récompense que l'insuccès. Et sous le coup de ces humiliations qui, on peut le dire, sont le lot quotidien de quiconque se mêle d'apostolat, on s'énerve, on devient susceptible, on se montre dur et cassant ; et l'on compromet parfois, pour longtemps, le travail de conquête, en annulant d'un seul coup tout le gain réalisé jusque-là.

II. — *Les avantages de la douceur*

Jésus nous a fait connaître, dans une béatitude, les incomparables avantages de la douceur ; par cette parole : « bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre, » on peut bien dire qu'il a fait de cette vertu la vertu apostolique par excellence. Examinons un peu, pour notre édification, le sens profond de cette béatitude.

Avouons tout d'abord que, comme ses sœurs, elle renferme un paradoxe, c'est-à-dire une doctrine apparemment fausse. « Bienheureux les pauvres, ceux qui pleurent, ceux qui souffrent persécution » ; de telles paroles apparaîtront à un esprit superficiel, comme une contradiction dans les termes. N'en est-ce pas une aussi de dire : « les doux posséderont la terre » ? Car enfin, il semblerait plutôt que les conquêtes appartiennent aux soldats, aux guerriers, aux grands capitaines, aux armées fortes et servies par de bonnes et abondantes munitions.

C'est, en effet, une manière de conquérir et de régner que d'utiliser la force ; mais il en est une autre, c'est de conquérir non plus un sol, mais des esprits et des cœurs, et de régner, non plus par la force, mais par l'amour, parce que la confiance habite l'âme des sujets ; et c'est là la vraie conquête et la vraie royauté. C'est celle que Jésus ambitionne, et comme en apostolat, suivant le beau mot de S. Paul, nous travaillons pour la cause du

Christ (II Cor., v, 20), nous ne devons chercher, nous aussi, d'autre conquête que celle là.

Peut-être, croirons-nous alors que la logique rigoureuse d'une telle démonstration doit tout de suite obtenir l'assentiment des hommes ? Erreur, l'homme n'est pas si logique que cela ; heureusement ou malheureusement, car il serait ou tout bon ou tout mauvais, suivant les principes auxquels il se rallie ; mais nul n'est en règle toujours avec ses principes, bons ou mauvais. Pourquoi cela ? Parce que le cœur a son mot à dire dans les mobiles de nos actions humaines, et, comme parle Pascal, « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. »

Est-ce un bien, est-ce un mal ? cela dépend des circonstances, mais c'est un fait que l'homme se conduit bien plus d'après son cœur que d'après ses idées et son esprit ; il se fait son idéal bien souvent à la mesure de ses sentiments, dès lors c'est le cœur qu'il faut gagner, si vous voulez peu à peu entrer dans l'esprit ; et pour gagner les cœurs, il faut beaucoup de bonté, d'indulgence, de patience, de charité.

Et surtout, il faut éviter de blesser, de faire de la peine ; il faut donc réfléchir, user de tact, avoir beaucoup de délicatesse, deviner, en quelque sorte, les âmes et leur point sensible, il faut être très maître de soi. Et en définitive, la béatitude qui semblait paradoxale devient d'une netteté fulgurante : la conquête des cœurs et des âmes appartient à la force morale, qui se gouverne et se possède, qui ne se laisse jamais aller aux excès, qui ne connaît ni humeur, ni caprice, ni découragement, et qui se nomme la douceur.

III. — *La pratique de la douceur*

Il vous sera aisé de pratiquer cette vertu essentiellement conquérante, si vous avez vraiment l'esprit de Notre-Seigneur. Parlant à Nicodème, Jésus lui dit, en effet : « le Fils de l'Homme n'est pas venu pour juger, mais pour sauver le monde, » (Jean, III, 17) et pourtant « le Père a donné tout jugement au Fils, » (Jean, v, 22) mais c'est pour plus tard, et non pour maintenant. Il ne veut pas être celui qui cherche le mal pour punir, mais le médecin qui veut connaître la maladie pour la guérir. Habituons-nous à voir autour de nous, non des méchants auquels nous prêterons, gratuitement d'ailleurs, les pires intentions en laissant tomber sur eux notre mépris, mais des aveugles qui s'égarent et qu'il faut remettre en droit chemin, et des malades qu'il faut essayer de guérir.

Rappelons-nous ensuite l'exemple des saints qui tous, dans leur humilité, se croyaient les derniers des hommes, se jugeant eux-mêmes, non par comparaison de leurs mérites avec ceux des autres, mais de leur vertu avec les grâces reçues ; rappelons-nous aussi tout ce que Dieu a fait pour nous, et combien nous avons été ingrats et lâches, quel triste usage nous avons fait de ses talents ! Il nous sera alors facile de justifier notre pénitence et nos austérités. Quant à les imposer de suite aux autres, non. Soyons doux, au contraire, encourageants, et s'il y a une pénitence à fournir, eh ! bien, faisons-là si nous sentons que c'est au-dessus des forces du prochain auquel nous nous intéressons. C'est ainsi qu'agissait le S. Curé d'Ars et c'est le secret de ses conversions.

Enfin, défendons-nous de cette humeur bougonne et parfois méchante qui, se manifestant aux heures d'insuccès, en face de l'indifférence ou même de la mauvaise volonté, risquerait de tout compromettre. Voulez-vous à cet effet une histoire édifiante ? En voici une, bien significative, tirée de l'Evangile : Jésus quittant les confins de la Galilée, se dirige vers Jérusalem, où il pense assister à quelque cérémonie sainte ; devant passer par Samarie, « il envoie devant lui des messagers, pour préparer sa réception, mais les habitants refusent de le recevoir parce qu'il se dirige vers Jérusalem. » (Luc, IX, 52, 53). Comme Juifs et Samaritains sont ennemis irréconciliables, ces derniers jaloux de ce que Jésus s'en va vers les Juifs, refusent de le recevoir. Comme nous retrouvons bien là l'étroitesse d'esprit qui est de tous les temps !

Or, les apôtres ont compris, d'autant qu'ils sont, par leur origine et leur race, opposés aux Samaritains ; ils ont compris ce qu'il y a de mesquin et de méchant dans l'attitude de Samarie et sachant combien le Christ, au contraire, insiste sur la charité fraternelle, « voulez-vous, lui disent-ils, que nous appelions sur eux le feu du ciel et qu'il les consume ? » Comme nous voilà bien, nous autres, soi-disant apôtres aussi, soi-disant désireux du salut du prochain ! A-t-on eu le malheur de mépriser nos discours, de négliger nos avances, de repousser notre amitié ? Nous sommes tout prêts à maudire et à vouer à Satan ceux qui ont osé commettre ce crime, à nos yeux impardonnable.

Mais voyons, que voulions-nous ? Leur salut ? Mais alors, il faut le vouloir encore, il faut continuer nos efforts. La tâche serait-elle plus difficile qu'avant ? Certes non, si nous savons rester calmes et bons ; car le bien que nous avons fait a dû secrètement entamer un peu leur résistance. Seulement, ils nous ont fait souffrir, nous et notre orgueil. Alors, rien de tel pour les gagner ; c'est par la Croix que Jésus a sauvé le monde. Offrons à Dieu, pour leur salut, cette souffrance qui nous vient d'eux.

Alors, nous pourrons comprendre la réponse de Jésus aux apôtres : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les hommes mais pour les sauver. »

* *

Encore une fois, dites-vous bien que la bonté vaut mieux que tous les raisonnements ; l'esprit peut toujours discuter, la volonté se révolter contre la force et la violence, mais le cœur habituellement, à longueur d'années, finit par se

laisser vaincre. Et quand le cœur est gagné, le reste devient aisé. « Bienheureux les doux, » car sans bruit et sans guerre, dans le calme et la paix, « ils posséderont la terre. »

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour le Dimanche avant Noël

LA BONNE CONFESSION DE NOEL

Mes frères,

Quelque temps avant la vie publique de N.-S. Jésus-Christ, un homme fut spécialement envoyé de Dieu pour l'annoncer. C'était S. Jean-Baptiste. Et que disait-il, cet homme, ce Précurseur du Messie ? Que disait-il à ceux qui venaient l'entendre dans le désert, et qui lui demandaient quand viendrait le Sauveur depuis si longtemps promis, désiré et attendu ? Il leur disait : « Le Messie approche, préparez-lui la voie. Rendez droits les sentiers par où il doit passer. Les chemins tortueux, il faut les redresser ; les montagnes, il faut les abaisser ; les vallées, il faut les combler. En un mot, faites pénitence, de dignes fruits de pénitence. »

M. f., aujourd'hui comme autrefois, c'est par la pénitence qu'il convient de se préparer à la venue du Seigneur, et la pénitence, pour nous chrétiens, c'est une bonne confession qui purifiera nos cœurs et déterminera le divin Maître à venir en eux comme il est venu dans la crèche de Bethléem.

* *

J'ai dit : une bonne confession. — Que valent-elles, en effet, ces confessions que l'on fait simplement pour se conformer à l'usage qui veut que dans une paroisse chrétienne on ne laisse pas passer une grande fête sans s'approcher des sacrements, pour ne pas faire bande à part et se séparer ostensiblement des autres, ou bien encore pour ne pas désobéir à un père, à une mère, à un maître, à une maîtresse de maison ? Elles ne sont pas spontanées, elles sont faites non pas de bon gré, mais à contre-cœur. Il ne faut pas en espérer de bien bons résultats.

Valent-elles mieux ces confessions faites à la légère, après un examen superficiel ? On ne voit que ce qui saute aux yeux (si vous me permettez cette expression familière), on note à la hâte les fautes qui viennent à l'esprit, on saisit au vol quelques péchés véniels, on glane çà et là quelques maigres épis dans un champ où il y a une abondante moisson, on fait sa petite gerbe et on l'apporte aux pieds de son confesseur : « Mon père, j'ai oublié de faire ma prière du matin ; j'ai omis mon *Angelus*, mon *Benedicite* et mes grâces ; j'ai eu des distractions pendant les offices, des mouvements d'impatience. C'est tout. » Vraiment ? Et ces médisances inspirées par la jalousie, et ces paroles plus que légères, et ces lectures dangereuses, et ces relations compromettantes, et ces libertés qui s'allient mal avec la modestie, et ces bénéfices exorbitants, ces prix fantastiques qui frisent le vol et l'injustice ? Que de zizanie on a laissée ! que de fautes un examen approfondi vous eût fait découvrir, et près desquelles vous êtes passés sans vous arrêter !

Je ne parlerai pas de ces confessions hypocrites et menteuses dans lesquelles on a résolu d'avance de déguiser et de cacher ses fautes, dans lesquelles on a pris le parti de répondre hardiment : *Non !* aux questions que le confesseur pourrait faire sur certaines matières délicates. Mais, malheureux, si vous ne vous sentez pas assez de courage ni de franchise pour avouer tous vos péchés, restez chez vous ! Cela vaut mieux que de profaner le sacrement, que de faire un sacrilège.

C'est généralement le parti que l'on prend : on reste chez soi. Il y a pourtant encore trop de personnes qui ne sont pas sincères en confession, qui ont sur tel ou tel sujet des doutes sérieux qu'elles ne veulent pas éclaircir, qui taisent dans leur accusation certaines choses qu'elles ont lieu de regarder comme gravement défendues. Elles ont beau chercher à s'étourdir, à se rassurer par je ne sais quelles raisons, se dire : « Je parlerai de ce choses-là si mon confesseur m'interroge, » leur conscience est-elle tranquille ? Voudraient-elles mourir après une semblable confession ? Comment donc osent elles communier dans de telles dispositions ?

Enfin, qu'elles sont à craindre ces confessions routinières faites par manière d'acquit, sans contrition, sans ferme propos, sans volonté de devenir meilleur ! Où allez vous, mon ami ? — Je vais à l'église ! — A l'église ? — Mais oui, je vais me confesser ! — Très bien ! Alors vous voulez donc vous convertir, vous corriger ? — Ah ! ça, c'est autre chose, je vais me confesser. » Que de personnes, qui passent même pour très pieuses, et qui distinguent ainsi la confession et la conversion ! Elles se confessent tous les huit ou quinze jours, et elles sont toujours aussi mauvaise langue, aussi entêtées, aussi vaniteuses, aussi égoïstes, aussi revêches. Quelle étrange religion que celle-là !

* *

Ce sont de tout autres motifs qui vous amèneront, m. f., au saint tribunal de la pénitence. Vous y viendrez pour vous purifier de vos fautes. Reste-t-on avec des habits tachés ? ne se hâte-t on pas de les nettoyer ? — Vous y viendrez pour éviter l'enfer. On recule de frayeur devant un précipice : et vous êtes peut-être sur le bord de l'enfer. — Vous y viendrez pour vous corriger et pour devenir meilleurs. La confession n'est pas une comédie, c'est une chose très sérieuse. — Vous y viendrez pour vous réconcilier avec le bon Dieu. Un enfant bien né peut il vivre dans l'inimitié de son père ?

Enfin, voulez-vous bien faire toutes vos confessions ? Faites chacune comme si ce devait être la dernière de votre vie, comme si vous deviez mou-